

Paul LÉAUTAUD

MES SOUVENIRS
DE
PIERRE LOUYS

SUIVIS D'EXTRAITS CENSURÉS
DU
JOURNAL LITTÉRAIRE

présentés par K. Nizam el-Moulk



IMPRIMERIE SPÉCIALE
DU GOUVERNEMENT KOWEITIEEN EN EXIL

L'an 1368 de l'Hégire

MES SOUVENIRS DE PIERRE LOUYS

Paul LÉAUTAUD

MES SOUVENIRS
DE
PIERRE LOUYS

SUIVIS D'EXTRAITS CENSURÉS
DU
JOURNAL LITTÉRAIRE

présentés par K. Nizam el-Moulk



IMPRIMERIE SPÉCIALE
DU GOUVERNEMENT KOWEITIEN EN EXIL

L'an 1368 de l'Hégyre



J'ai toujours professé la plus complète estime littéraire pour Pierre Louÿs. On a rarement été plus modeste, plus désintéressé, moins grisé par le succès que l'auteur d'*Aphrodite* – la *Femme et le Pantin* est bien supérieur –, célèbre, comme on sait, du jour au lendemain avec ce livre.

J'avais refait, il y a quelques semaines, pour la nouvelle édition en préparation des *Poètes d'aujourd'hui*, la notice qui lui est consacrée dans cet ouvrage, dans lequel il a eu sa place dès le premier jour et j'avais accentué l'expression du sentiment de grande estime, que d'ailleurs tous lui accordaient, mérité par l'écrivain. Je l'ai, toutefois, trop peu connu pour parler de lui. Le seul souvenir que j'ai, et qui montre bien l'homme charmant qu'il était, est celui-ci, justement à propos des *Poètes d'aujourd'hui* (édition en un volume, en 1900). Je lui avais écrit pour lui demander de m'accorder un rendez-

vous pour me donner les renseignements dont j'avais besoin pour rédiger sa notice. Il me répondit qu'il ne voulait pas du tout que je me dérange et que ce serait lui qui prendrait la peine de venir chez moi.

J'étais alors logé 9, rue Bonaparte, dans une petite chambre en forme de couloir étroit, dans laquelle tenaient à peine un lit et une table (mais sous ma fenêtre un joli jardin) et où je ne pouvais, sans une certaine gêne, recevoir qui que ce fût. Je répondis à sa simplicité par une simplicité égale, en lui disant tout franchement que la façon dont j'étais logé ne permettait pas d'avoir le plaisir de sa visite.

Quant à la place donnée, dès le premier jour, à Paul Valéry dans les *Poètes d'aujourd'hui* (ce qui me valut bien des étonnements) je ne crois pas — tout cela est si loin — que Pierre Louÿs y fut pour rien. J'étais lié avec Valéry. Nous passions alors presque toutes nos soirées ensemble (souvent nos dimanches) en promenades et en conversations, parcourant Paris dans tous les sens, installés sur l'impériale d'un omnibus pris au hasard, ou allant prendre des *bavaroises* chez le glacier Prévost, en face le Gymnase. Je connaissais ses vers, alors bien peu connus, et la Soirée avec Monsieur Teste, dont j'ai toujours un exemplaire, feuillets arrachés par Valéry, pour me les donner, à un volume du *Centaure*, avec une dédicace au-dessus du titre. Je savais quel esprit extrêmement particulier il était. Je n'avais pas besoin d'aucun avis, et quand Pierre Louÿs m'en parla — s'il m'en parla ? — j'en avais déjà décidé.



EXTRAITS INÉDITS
DU
JOURNAL LITTÉRAIRE
CENSURÉS DANS L'ÉDITION
EN VOLUME



I

(tome XI, page 11 — 15 janvier 1936)

[après : caractère autobiographique, le *texte original ne comporte pas de point, et continue ainsi :*]

se rapportant à la vie conjugale de Régnier. Celui-ci, par exemple :

Vous aimerez un jour peut-être ce visage
Qui vous plaît aujourd'hui
Par le doute, le mal, l'angoisse, le ravage
Que vous mettez sur lui.

Et vous aurez alors, pour l'œuvre de vos charmes,
Ce douloureux regret
De ne pouvoir, hélas ! défaire avec des larmes
Ce que vous aurez fait.

Je dis à Cario que toute la vie conjugale de Régnier peut se résumer en ceci : une femme épousée par lui uniquement pour servir son ambition, et qu'il s'est mis à adorer. Elle, qui ne lui a pas pardonné

une minute de ne l'avoir épousée que par calcul et qui lui a fait payer cela toute sa vie. Je raconte à Cario que Régnier a été cocu toute sa vie, qu'il l'était déjà le jour de son mariage. Je lui raconte à grands traits ce que m'ont raconté à l'époque Henri Albert, de son côté, Valéry du sien. Régnier était assidu chez Mallarmé. À l'intimité, à l'accueil qu'il avait dans la maison, il ne faisait de doute pour personne qu'il épouserait Mademoiselle Mallarmé. On en parlait même un peu ouvertement. Un jour, Régnier disparut. On apprit qu'il fréquentait le salon de Heredia, à l'Arsenal (1), puis qu'il avait demandé la main de la fille puînée de Heredia, Marie de Heredia. Tout le monde comprit qu'il n'avait en vue que l'appui que Heredia pourrait lui donner pour l'Académie française, le jour venu de poser sa candidature. Le mot dont se servait Valéry, me racontant cela, pour qualifier la conduite de Régnier : un maquereau littéraire. Le mépris que Pierre Louÿs eut pour lui et ne se cachait pas d'avoir, à partir de ce jour-là. Quand Marie de Régnier épousa Régnier, elle était la maîtresse de Jean de Tinan, qui habitait alors place du Palais-Bourbon (2). Albert me l'a raconté en détails : le soir du jour du mariage, le soir de la nuit de noces de Régnier, Albert, Louÿs et un ou deux autres amis durent accompagner chez lui Tinan désespéré, sanglotant, criant dans la nuit, tout le long des quais : « Marie ! Marie !... » Je ne sais plus si la liaison de Tinan fut rompue par ce mariage ou si elle ne continua pas plus ou moins de temps.

J'ai rappelé à Cario combien les femmes sont capables de garder un ressentiment à vie et de ne pas

(1).- Inexact. Heredia ne fut nommé administrateur de l'Arsenal qu'en 1901, soit six ans après le mariage de Régnier. (N.d.l.e.)

(2).- Inexact. Marie se maria en 1895, et n'eut une liaison avec Tinan que trois ans plus tard, en février 1898. (N.d.l.e.)

cesser de faire payer à un homme ce qu'elles ont à lui reprocher. Régnier a pu le savoir plus que tout autre, et il a dû passer par de fichus moments, s'ajoutant la passion qu'il avait prise pour la femme qu'il n'avait épousée que par intérêt, Madame de Régnier n'ayant cessé d'avoir un amant, presque ouvertement : Tinan, Louÿs, Bernstein, en dernier lieu Chaumeix, liaison qui dure encore. Je raconte à Cario l'histoire du dîner – grand dîner, – Madame de Régnier placée à un bout de la table, Régnier à l'autre bout, et elle disant presque à voix haute, en le montrant : « Vous le voyez, le cocu ! » Ce qu'on a dit : que le fils de Régnier est en réalité le fils de Pierre Louÿs. Que je crois bien que Régnier n'a parlé de Tinan ni de Louÿs dans ses souvenirs littéraires (3). Une chose assez piquante à se représenter : Madame de Régnier obtenant de Régnier qu'il use de son influence pour faire entrer à l'Académie son amant Chaumeix, en réalité sans aucun titre, simple journaliste politique sans grand talent. Régnier, en cette circonstance, heureux, malgré tout, de lui faire plaisir à elle. Je cite à Cario l'espèce de petite maxime que Régnier a écrite entre quelques autres qu'on trouve dans un de ses livres : « Vivre avilit » (4). Il doit en savoir quelque chose. Cario vivement intéressé par tout cela, dont il ne connaissait pas un mot.

Tout cela que je dois avoir déjà noté. Je me demande souvent si je l'ai noté. C'est pourquoi je saisis l'occasion de le noter aujourd'hui. Si je fais double emploi, je choisirai — ou on choisira — la version la plus complète (5).

(3).- Inexact. Régnier a parlé de Tinan dans *Figures et caractères*, paru en 1901. (N.d.l.e.)

(4).- Figure dans *Donc*, publié chez Kra en 1927. (N.d.l.e.)

(5).- Ce dernier vœu ne semble pas avoir été exaucé par Mlle Dormoy. (N.d.l.e.)



II

(tome XI, page 147 — 10 février 1936)

[L'avant dernier paragraphe du 10 février se termine par ces lignes :]

Je me rappelle, en écrivant ceci, ce que Cassou a raconté à Bernard, quand il était secrétaire de Pierre Louÿs et l'amant de sa femme et faisant l'amour ensemble, à deux pas du malheureux malade, avec les mots les plus bassement vulgaires à son égard. J'ai noté cela en son temps.



III

(tome XII, page 240 — 12 mai 1939)

[La ligne de points remplace ce paragraphe :]

Je ne sais pas si j'ai noté un trait de Cassou, du temps qu'il était secrétaire de Pierre Louÿs, qui a été raconté par Valéry à Gide, qui l'a raconté à Combelle. Quand Louÿs, toujours couché, à moitié aveugle, demandait quelque chose, Cassou et la femme de Louÿs exigeaient qu'il leur donnât un manuscrit ou une autre [*sic*]. Cela ajoute à leurs scènes de fornication que j'ai rapportées (racontées par Cassou à Bernard), sans souci des petits secours de malade que réclamait Louÿs.



IV

(tome XIII, page 61 — 31 mai 1940)

[*Le premier paragraphe de cette page comporte, dans l'édition, de fausses initiales. Le vrai texte dit :*]

Il y a aussi dans les feuillets entrant dans ce morceau pour le *Mercure* du 1er juillet une note sur des histoires de lesbiennes de Madame de Régnier, sur sa liaison avec Pierre Louÿs, celui-ci disant que le fils de Régnier est en réalité son fils à lui, — tout cela à moi raconté par Henri Albert. Je l'ai montré à Marie Dormoy. « Madame de Régnier reçoit le *Mercure*. Lit-elle le *Journal* ? Je n'en sais rien. Si elle le lit, même si je ne mets aucun nom, il est probable qu'elle verra que c'est d'elle qu'il s'agit ? » Finalement, j'ai dominé mon désir et j'ai décidé de laisser cette note de côté, mettant seulement une ligne de points pour marquer la place.



V

(tome XVII, page 142 — 12 juin 1947)

[*La première ligne de points remplace le texte suivant, après : Je parle de Claudel*]

, le premier à signer la pétition pour l'arrestation de Maurras, une dame se trouvant chez lui à ce moment, lui disant : « *Et vous dormirez tranquille cette nuit, monsieur Claudel ? — Parfaitement tranquille, Madame !* » et comme je dis, parlant en dehors de toute politique, que Maurras est quand même un autre écrivain que tous ces gens-là, approbation complète.

Cette Madame Tézenas me dit alors : « *Et Jean*

Cassou ? Vous le connaissez ? Vous savez ce qu'il a fait à Toulouse, et surtout son demi-frère Wurmser ? Ils avaient une sorte de petit journal. A plusieurs reprises, ils publièrent des choses comme celles-ci : « On dit que M. Un tel est collaborateur... On assure... etc., etc. » Plusieurs habitants de Toulouse, même un certain nombre, furent assassinés sur ces dénonciations. » Je dis que j'ignorais cela, mais que je connais Cassou depuis longtemps, et sous un jour qui ne le rend pas moins méprisable. Je leur raconte alors ce que Cassou lui-même, en rigolant (à la lettre), nous a raconté à Bernard et à moi, quand il était employé au Mercure pour le service des épreuves, jolie histoire qui se situe quand il était secrétaire de Pierre Louÿs, dans les derniers temps de sa vie. Pierre Louÿs était alors devenu complètement aveugle, et vivait couché. Cassou était devenu l'amant de sa femme, la seconde, après son divorce avec Louise de Heredia, devenue Madame Gilbert de Voisins. Un jour, Pierre Louÿs, de son lit, demandait : « À boire ! Donnez-moi à boire ! Vous ne m'entendez pas ? » Cassou était à quelques pas en train d'enfiler la femme de Louÿs. « Il nous emmerde, le vieux ! » et tous deux continuèrent. Je l'ai répété à Madame Tézenas et au gendre de Supervielle : raconté par Cassou lui-même, dans ces termes, et en rigolant. Tous les deux, secoués de dégoût et de mépris, l'expression de leur visage le montrait. J'ai conclu : « Et M. Cassou est aujourd'hui haut fonctionnaire des Beaux-Arts. Voilà. »





POSTFACE

Étudiant koweïtien préparant une thèse en Sorbonne sur la vie et l'œuvre de Paul Léautaud, nous effectuions de longues recherches dans les bibliothèques françaises, lorsque nous fûmes surpris par l'invasion de notre pays. Notre bourse d'études se trouvant ainsi prolongée par la force des choses, nous avons mis à profit ce temps supplémentaire pour dépouiller de nombreux journaux et revues à la Bibliothèque Nationale de Paris. Nous avons ainsi pu découvrir, dans les Nouvelles littéraires du 13 juin 1925, page 3, l'article inconnu de Léautaud que nous présentons ici.

Sans avoir les dimensions plus conséquentes des nécrologies rédigées par Léautaud sur Schwob ou Van Bever, ce petit article constitue cependant un hommage à un écrivain qui venait de disparaître. À vrai dire, les souvenirs de Léautaud semblent se concentrer autour d'un seul point, bien précis : la

première édition des Poètes d'aujourd'hui, parue en 1900. Cependant, ce n'est pas sans quelque surprise que nous avons constaté de notables différences entre la version donnée par cet article, et divers passages du Journal littéraire faisant allusion aux mêmes faits. Et c'est sur ces différences que nous voudrions nous arrêter plus particulièrement dans notre présentation.

Selon son article nécrologique, Léautaud n'aurait pas reçu la visite de Louÿs, et c'est au premier seul qu'on doit l'inclusion de Valéry, alors totalement inconnu, dans les Poètes d'aujourd'hui. Léautaud, toutefois, n'est pas absolument affirmatif dans ses dires, ce en quoi il fait bien, car nous lisons dans son Journal littéraire (tome I, p. 33), à la date du 18 janvier 1900, en note — mais cette note a dû, il est vrai, être rajoutée longtemps après :

« 1. 9, rue Bonaparte, où j'étais venu habiter après la rue des Feuillantines. Une chambre comme un couloir, une toute petite fenêtre sur la gouttière, mais la vue d'un jardin. Pierre Louÿs venu un soir pour me voir, à ma rentrée de l'étude, au sujet des *Poètes d'aujourd'hui* et de Valéry, je ne sais plus ce que j'inventai pour l'empêcher de monter et pour rester à parler dans la rue. (...) »

Un autre passage, à la date du 17 février 1927 (tome V, p. 343), précise encore plus nettement les choses :

« (...) Bien que très lié alors et très ami avec Valéry, je n'aurais pas pensé à le mettre dans les *Poètes d'aujourd'hui*. Tout notre choix de poètes était terminé et le volume en train qu'il n'en faisait pas partie. C'est Louÿs, en venant me voir chez moi rue Bonaparte, qui me dit que nous devions absolument mettre Valéry dans notre volume. Van Bever en sursauta, quand je lui en parlai, il trouva cela énorme, il me dit qu'on allait se ficher de nous et c'est

bien pour me faire plaisir, à moi, qu'il se résigna. Je donnai alors la nouvelle à Valéry en lui disant de faire vite pour la notice et les vers, car le volume était tout prêt d'être donné à tirer. »

Au surplus, on sait que Léautaud ne goûta jamais la poésie de son ami Paul Valéry. Il en allait bien différemment avec Louÿs, qui aida toujours Valéry de mille manières... et en fut médiocrement récompensé par la dédicace de la Jeune Parque à Gide. Tout indique donc que ce fut bien Louÿs qui parla de Valéry à Léautaud et insista pour qu'on lui fit une place dans l'anthologie qui allait sortir. Tout cela sera probablement confirmé lorsqu'on connaîtra quelque jour le texte des lettres échangées par Léautaud et Louÿs à l'époque.

Puisque nous avons entrepris de rectifier les souvenirs de Léautaud, nous ne saurions nous arrêter en si bon chemin et jugeons opportun de rectifier également l'édition de son Journal littéraire, copieusement censurée, comme on sait. On trouvera donc à la suite de l'article de Léautaud le texte inédit de certains passages concernant Louÿs et figurant dans le manuscrit du Journal littéraire. Nous devons communication de ces textes à un grand collectionneur, qui a désiré conserver l'anonymat, — ce qui n'est pas notre cas, puisque nous signons

K. Nizam el-Moulk



CETTE ÉDITION ORIGINALE DES SOU
VENIRS SUR PIERRE LOUYS DE PAUL
LÉAUTAUD, AGRÉMENTÉE DE PAGES
INÉDITES, A ÉTÉ IMPRIMÉE EN L'AN
1368 DE L'HÉGIRE SUR L'IMPRIMERIE
SPÉCIALE DU GOUVERNEMENT KOWEI-
TIEN EN EXIL, À DJEDDAH, ARABIE
SAOUDITE, PAR LES SOINS DE K.
NIZAM EL-MOULK ET SOUS LA SU
PERVISION DE L'ÉMIR DU KOWEIT.
IL À ÉTÉ TIRE À L'OMBRE DES DER
RICKS ET DU BOUCLIER DU DÉSERT
50 EXEMPLAIRES SUR RIVES TEINTÉ
COULEUR SABLE, TOUS NUMEROTÉS
POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE D'AL-
LAH ET DE MAHOMET SON PROPHETE.

N^o 43.

نظام الملك
الله أكبر!